

Avant que Carter Allinson II ne franchisse le seuil du Starbucks à l'angle de la 50^e Rue et de Lexington, ses relations avec le beau sexe s'étaient limitées à quelques béguins dans son enfance, puis à quelques toquades sans importance durant son adolescence, dont certaines avaient donné lieu à de fougueux exploits sexuels. Mais Carter n'était jamais tombé profondément amoureux.

Par chance, la file d'attente était courte et il obtint rapidement sa dose habituelle : café crème avec double *shot* d'expresso accompagné d'une tranche de cake au citron recouvert d'un glaçage blanc. Il chercha autour de lui une place où s'asseoir, et c'est à ce moment que les Parques de la destinée se penchèrent sur son avenir.

Elle était attablée dans un coin au fond de la salle, lisant un livre. Sur sa table étaient posés un petit sac à main orné de perles et un mug avec l'étiquette d'une infusion à la camomille qui dépassait. En face d'elle, une chaise vide ; la seule de tout l'établissement.

Carter se fraya un passage à travers la salle bondée.

- Puis-je ? demanda-t-il en montrant la chaise.
- Bien sûr, répondit-elle en déplaçant son sac.
- Merci. Il y a beaucoup de monde ce matin...
- Oui.

Tandis qu'il s'asseyait, elle regarda son visage pour la première fois.

Nombre de poètes ont tenté de capturer dans des mots ce moment rare et magique où deux regards se rencontrent et où deux vies sont changées pour toujours. Quelques-uns ont

presque réussi, en prose comme en vers. Le fait que certaines personnes n'ont jamais vécu un tel moment et n'en vivront peut-être jamais constitue une des grandes tragédies de ce monde. Le royaume animal connaît bien cet état : pygargues à tête blanche, castors, loups et vautours, pour ne citer qu'eux, se choisissent un partenaire pour la vie.

Le 14 juillet 1998, Carter tendit la main et dit simplement :

– Carter.

– Fiona, répondit-elle en lui serrant la main, fascinée par l'intensité de ses yeux bleus.

Ils restèrent assis une demi-heure sans parler, mais, avant d'aller chacun de leur côté, ils échangèrent de brèves politesses, et il l'invita à dîner. Leur rencontre leur avait paru si providentielle à tous les deux qu'il n'y eut nul besoin de tourner autour du pot ni de finasser. Il avait demandé, elle avait accepté.

Lors du dîner, elle avait appris qu'il sortait tout juste de l'université Vanderbilt et qu'il abordait la phase des entretiens d'embauche. La plupart s'étaient révélés non concluants, d'une part en raison de l'état actuel du monde de la finance, mais aussi parce que le jeune homme aux yeux si bleus était loin de briller par son organisation et avait clairement besoin de conseils féminins.

Si elle avait su à quel point, peut-être se serait-elle levée de table et serait-elle sortie de sa vie sur un simple hochement de tête. Au lieu de cela, elle lui proposa de rencontrer son père, qui dirigeait justement une firme d'investissement de Wall Street.

Le vendredi soir suivant, dans la bibliothèque lambrissée de l'appartement familial, Carter se retrouva devant Charles Maitland Walker, père de Fiona et fondateur du cabinet Walker, Martin, Pomeranz & Fisher. Il tenait dans sa main le CV du jeune homme.

– Je vois que vous avez étudié à Deerfield. Très bonne école. Un de mes associés y est allé. À l'époque, elle n'accueillait que des garçons, précisa-t-il d'un ton entendu.

– Oui, monsieur, ce n'est plus le cas aujourd'hui, confirma Carter en prenant de lentes et profondes respirations.

– Et donc ensuite, Vanderbilt... (Charles Walker leva les yeux.) Pourquoi êtes-vous parti dans le Sud ?

– Sans doute à cause du climat, monsieur. J'en avais assez de la neige et du froid.

– Je vois que vous êtes aussi passé par le Royaume-Uni.

– Oui, monsieur, l'Angleterre. À l'Université de Bristol. J'y ai joué un peu au rugby.

– Intéressant, j'en suis sûr. Un jour, j'ai assisté à un match formidable, à Twickenham. Fascinant. Si simple comparative-ment à ce qu'on a ici.

Carter croisa les doigts de ses deux mains tandis que l'homme tournait les pages.

– À lire tout cela, j'ai comme l'impression que vous disposez de toutes les qualifications nécessaires pour ce métier, mais que vous manquez de motivation. Excepté pour le sport. Aussi, je me demande si vous êtes vraiment taillé pour une carrière dans la finance. Ma fille pense que oui. (Il s'assit sur le canapé.) Que feriez-vous à ma place ?

Carter prit une grande inspiration et s'efforça de se détendre avant de répondre.

– Il est vrai, monsieur, que mes efforts dans le passé ont été moins que concluants, mais je peux vous certifier que, si vous m'accordez votre confiance, je travaillerai d'arrache-pied pour apprendre les spécificités de la tâche que vous choisirez de me confier. Je peux d'ores et déjà vous assurer de mon enthousiasme, de ma loyauté et de mon profond désir de réussir, non seulement pour me bâtir un avenir, mais aussi et avant tout pour justifier de la confiance que votre fille semble avoir placée en moi.

Fiona et sa mère se levèrent en voyant les deux hommes sortir du bureau.

– Alors ? demandèrent-elles d'une même voix.

Charles Walker rit à gorge déployée.

– Il commence demain. À un poste très subalterne, précisa-t-il en embrassant sa fille sur la joue. Ensuite..., comme disait ma mère : « Nous verrons avec le temps. »

Carter passa son bras autour de la taille de Fiona.

– Merci, dit-il. Je crois que je suis encore tout chose. Tout ça est arrivé si vite.

– Bienvenue dans le clan Walker, dit-elle. Prenons du vin et portons un toast à ta réussite !

– *Notre* réussite, rectifia Carter avec un large sourire.

Les semaines qui suivirent furent terriblement éprouvantes pour lui. Au cours de journées trois fois plus remplies, il s'initia aux plaisirs et aux dangers d'investir l'argent d'autrui. Mais, en six mois, il fit ses preuves. Son statut de petit ami officiel de la fille d'un des associés lui permit d'avoir son propre petit bureau, à un étage inférieur.

Le jeune couple était inséparable et personne ne fut surpris quand ils se marièrent. La cérémonie eut lieu en l'église du Repos céleste et ils passèrent leur lune de miel dans les Alpes suisses. James vint au monde l'année suivante, et Amanda, quatorze mois plus tard.

À aucun moment personne dans la famille ne soupçonna que le nouveau mari de Fiona cachait dans son placard un cadavre de bonne taille.

2

Par une étrange coïncidence, tout commença pour Harry Patrick Murphy le 14 juillet 2015 au magasin Bloomingdale's, alors qu'il essayait de choisir un cadeau pour les soixante ans de sa mère. Il opta finalement pour le péché mignon de celle-ci : un flacon du N° 5 de Chanel. Puis il se rendit au rayon lingerie et passa en revue un nombre sans fin de portants chargés d'articles de tous les styles, coloris et matières connus de l'humanité. Il se décida pour une robe de chambre en satin noire – peut-être un peu sexy pour une sexagénaire, mais il ne s'inquiétait pas : son père en raffolerait.

Harry avait à cœur de rester proche de ses parents, mais, comme il vivait à New York et qu'eux avaient pris leur retraite en Floride, il s'agissait d'un vœu pieux. Enfant, il respectait l'autorité de son père et acceptait de bon gré la sollicitude constante de sa mère ainsi que sa cuisine. C'était seulement une fois adulte qu'il avait réalisé qu'ils avaient réussi son éducation. Mike et Bridget Murphy avaient fait de leur fils un homme de principes, doté d'un solide socle de valeurs. Ils lui avaient transmis la confiance nécessaire pour affronter le monde et gérer la plupart des situations qui se présenteraient à lui. Du moins le croyait-il.

Harry était bien établi comme acteur auprès de la plupart des agences de pub new-yorkaises. Sa voix possédait les ingrédients adéquats pour transmettre aussi bien l'autorité que la bienveillance. Il avait la chance d'être envoyé à bon nombre de castings, et, quand il les réussissait, le cachet qui en découlait, combiné à des rôles occasionnels pour le cinéma ou la télévision, lui permettait de rester solvable.

Quand il avait vraiment de la veine, il arrivait même qu'il décroche un rôle sur Broadway.

Ce mois-ci, cependant, il s'était présenté à plusieurs auditions prometteuses, mais n'avait été retenu à aucune. Ces refus répétés commençaient à entamer sa confiance.

Harry prit l'ascenseur pour descendre au rayon papier cadeau et fit la queue pour récupérer une boîte, deux feuilles de papier de soie blanc, une longueur de ruban et un gros nœud rouge. Cinq minutes plus tard, il traversa la rue en courant en direction du distributeur de la banque Chase.

Le solde de son compte étant dangereusement bas – une situation courante chez les acteurs new-yorkais, en particulier dans cette économie chimérique et compte tenu des exigences grandissantes de la vie quotidienne –, il ne retira que les deux tiers du montant de son allocation hebdomadaire. Il plia l'argent dans sa pince à billets et prit le chemin de son domicile.

Beaucoup trouveraient sans doute pénible d'habiter un immeuble de quatre étages sans ascenseur. Harry, lui, voyait là une excellente manière de rester en forme en économisant les frais d'inscription dans une salle de sport. Son logement du West Side, sur la 56^e Rue, était très bien situé. Et relativement calme, puisque Harry était le seul occupant du dernier étage.

Il ouvrit la porte avec sa clé, entra et posa le grand sac brun Bloomingdale's sur le sofa. Alors qu'il se dirigeait vers la cuisine, son téléphone portable joua le thème de *Star Wars*.

– Salut, mon vieux, fit la voix râpeuse et familière de son agent. On vient de t'envoyer par mail une nouvelle pièce écrite par un jeune auteur qui monte. Elle doit être créée au Ninth Stage et mise en scène par Mike Zergenski. C'est lui qui a fait sensation l'an dernier en déshabillant Coriolan. (Richie tira une bouffée sur son omniprésente cigarette.) T'es peut-être un peu vieux pour le rôle, mais ça vaut le coup d'essayer. C'est une œuvre anti-guerre, anti-Amérique, ce genre de truc. Salaire minimum, évidemment, mais ce serait seulement pour six semaines, et, avec Zergenski, ça t'assure une bonne

visibilité. De quoi booster ta carrière. L'agence va t'envoyer un script. L'audition aura lieu lundi.

Harry ricana dans sa barbe. Incroyable, cette façon dont les gens du milieu parlaient des petites productions et des pièces expérimentales. Personne ne savait vraiment si elles marcheraient ou non ; pourtant, tout le monde semblait sûr qu'elles finiraient par être jouées dans un grand théâtre de Broadway, à guichets fermés et pour une durée indéterminée.

– Combien de temps pour les répètes ? demanda Harry.

– Zergenski veut trois semaines, mais on négocie pour monter la pièce en quinze jours.

– L'auteur a écrit quoi d'autre ?

– Aucune idée. Mais je peux me renseigner.

– Tu l'as lue ?

Il neigerait à Tahiti le jour où son agent lirait en entier le script d'une petite production.

– Je compte le faire ce week-end, dès que j'aurai un moment.

– Ça a l'air intéressant.

– Concentre-toi sur le rôle de Tex, dit Richie. C'est le type dans la cage.

– La cage ?

– Tu verras en lisant. Ils t'ont aussi mis l'adresse dans le mail. Ça se trouve dans le Queens.

– D'accord. Pas de problème. Merci, Richie.

– Pas de quoi. Oh ! je pense à une chose. Tu es libre, là tout de suite ?

– Oui, pourquoi ?

– On a une audition de dernière minute pour une voix off chez Roz Lewis. Deux spots télé nationaux pour la mayonnaise Mueller. Tu pourrais y être dans l'heure qui vient ?

– Aucun problème.

– Génial. Monte au sixième et demande Wendy.

– Super. Merci, Richie.

Les castings voix off étaient une véritable loterie. À moins qu'une de ses interprétations ne pousse la demi-douzaine de personnes présentes à se redresser dans leurs fauteuils et à

écouter, Harry savait qu'on ne l'appellerait pas. Sur un spot comme celui-là, il serait en concurrence avec les grands noms du métier, et, bien souvent, c'étaient les stars qui décrochaient les contrats juteux.

Arrivé sur place, il émergea la feuille de présence et prit un exemplaire du texte. L'équipe créative de la mayo avait fait dans la concision :

La mayo Mueller ! C'est la meilleure !

La salle s'emplit de visages familiers. Il adressa des bonjours de la tête et serra plusieurs mains avant de chercher un coin tranquille où s'asseoir et attendre. Cinq minutes après l'heure prévue, Wendy apparut, jeta un coup d'œil à la feuille de présence et appela son nom. Il entra dans le petit studio, plaça le texte sur le pupitre noir et coiffa le casque.

– Donne juste ton nom et le numéro de la prise, Harry, dit-elle. Tu es le numéro quarante-deux.

Elle appuya sur des boutons et lui fit un signe.

– Harry Murphy, quarante-deux, prononça-t-il de sa voix amicale.

Il marqua un court silence, puis lut le texte d'un ton intime, puis enthousiaste, puis de celui d'un présentateur télé.

– Merci, dit Wendy d'une voix monocorde. C'était super.

– De rien, répondit-il.

Il reposa le texte où il l'avait pris et quitta l'agence sans nourrir trop d'optimisme quant à ses chances.

3

Lorsqu'il avait seize ans, Carter Allinson faisait régulièrement le trajet depuis la demeure familiale de Westchester jusque dans le Bronx pour se ravitailler en herbe. Plusieurs garçons de son école en consommaient et il n'avait pas tardé à devenir leur revendeur. Ce petit commerce le rendait populaire et lui offrait un apport fort bienvenu en liquidités. Les mœurs sociales évoluant, son fournisseur avait bientôt pu lui procurer toutes les substances en vogue, à gober, fumer ou sniffer. Quand Carter était entré à la fac, il s'était constitué un nouveau groupe de clients triés sur le volet ; la marchandise lui arrivait par colis FedEx dans un triple emballage plastique. Durant son séjour à Bristol, en Angleterre, un camarade de confiance de Nashville s'était chargé de la distribution.

Ses études universitaires lui laissant peu de temps pour se détendre, Carter avait cessé de fumer, mais, une fois revenu aux États-Unis, il avait recommencé à ravitailler son cercle d'amis. Sans y voir le moindre danger.

Carter savait qu'il n'était pas un surdoué. Pour réussir dans la vie comme dans les affaires, la ruse et la chance seraient ses seules alliées. Il apprit vite la première et ne manqua pas une occasion de profiter de la seconde.

Le jour où les Walker annoncèrent le mariage de leur fille avec lui, le jeune homme jugea plus prudent d'informer ses clients qu'il fermait boutique. Tous comprirent sa position, et la plupart lui adressèrent leurs félicitations. Il contacta alors son fournisseur et lui transmit le même message. Lui se montra beaucoup moins compréhensif.

– Mais, bordel, comment je vais justifier la perte de bénéfices ?

cria-t-il au téléphone. Tu te rends pas compte ? Mon patron va foutre un putain de contrat sur ma tête. En tout cas, sûr que je vais déguster...

Toujours soucieux d'épargner des problèmes à autrui, Carter avait proposé d'expliquer lui-même la situation audit patron. Monumentale erreur ! Une heure plus tard, il était assis à une table du Dragon flamboyant, un restaurant chinois comme il en existe tant d'autres dans le Queens, en face d'un Sicilien à la mise impeccable, cigare aux lèvres, qui lui expliquait poliment qu'il ne pouvait d'aucune manière les lâcher de la sorte.

– Vous êtes bien trop impliqué, mon ami. Alors, si vous nous causez du souci, on vous emmène dans une forêt isolée du nord de l'État, on vous coupe en morceaux et on vous donne à bouffer à une meute de dobermans affamés qui vous rechieront au milieu des pins.

Carter resta pantois, horrifié par la perspective soudaine de perdre ce qu'il avait obtenu en travaillant si dur.

– Cela dit, continua le petit homme, on peut trouver un arrangement. Notre organisation n'a jamais eu personne pour s'occuper officiellement de ses affaires. Vous êtes la personne idéale pour remédier à cet oubli. Acceptez de devenir notre conseiller financier et de gérer notre argent et vous pourrez continuer de mener votre petite vie tranquille en toute discrétion. Autrement, je suis certain que la presse ferait ses choux gras d'un tel *segreto vergognoso* : le fiancé de la belle héritière employé dans une prestigieuse firme de Wall Street qui trafique de la drogue. À vous de voir. Évidemment, nous chercherons un arrangement financier qui bénéficiera aux deux parties.

Carter soupesa ses options. D'emblée, l'idée de gérer de fortes sommes d'argent l'allécha. S'il jouait bien ses cartes, il pourrait exaucer les désirs de cet homme tout en gardant ses plumes au sec.

L'Italien se pencha vers lui.

– Croyez-moi, monsieur Carter Allinson, beaucoup de gens gagnent très respectablement leur vie en profitant des

faiblesses et des besoins d'autrui. Mes frères et moi n'avons rien à voir avec les personnages que vous avez pu croiser au cinéma.

Il baissa la voix et prononça alors les paroles qui resteraient gravées dans l'esprit de Carter jusqu'à sa mort.

– La plupart des gens de ce grand pays ont une vision déformée de la mentalité criminelle, basée sur ce qu'ils voient sur leurs écrans de télé géants, ce qu'ils lisent dans les journaux ou dans les tabloïdes. Mais, contrairement à ce qu'on raconte, le crime paie, et il paie grassement. L'astuce, mon ami, consiste à passer entre les mailles du filet. C'est beaucoup plus simple que les gens ne le croient.

Il se tassa dans son siège et sourit.

– Les autorités policières de ce pays ne sont pas toutes-puissantes. Elles ne parviennent à démasquer qu'un très petit pourcentage de ce qui se trame dans ce qu'on nomme « la pègre ». Et les poursuites aboutissent encore plus rarement. Croyez-moi, si vous nous traitez comme n'importe lequel de vos clients, personne ne découvrira jamais vos agissements. Rappelez-vous bien, dans un coin de votre grosse tête, que la loi, malgré tous ses moyens humains et financiers, n'arrive à attraper que les impétueux, les gourmands et les écervelés.

L'accord fut conclu d'une poignée de main, et Carter partit. Deux semaines plus tard, il commença à recevoir dans son modeste bureau des liasses de petites coupures envoyées par ses nouveaux clients. Afin de pouvoir encaisser l'argent, il créa aussitôt une société fictive gérant une chaîne de laveries fantômes à travers le pays. Il s'assurait de toujours maintenir le montant des dépôts sous les seuils de signalements fédéraux. À mesure que les sommes augmentaient, il se contenta de créer de nouvelles entreprises fictives fortement génératrices de liquidités.

Il découvrit que le Sicilien s'appelait Salvatore Bruschetti et qu'il avait deux frères : Enzo et Max. Plus tard, lors d'une réunion avec la fratrie dans le même restaurant, Carter prit le contrôle de leurs actifs et les réinvestit pour la plupart dans des entreprises légales à faible risque. Il insista pour que les

frères soient nommés propriétaires, faisant remarquer à un Enzo frileux qu'ils passeraient plus facilement inaperçus ainsi, plutôt qu'en gardant leurs identités secrètes tout en se promenant les poches remplies de billets. Petit à petit, Carter les convainquit d'utiliser des numéros de sécurité sociale, de remplir des déclarations de revenus et de payer tous les impôts requis. Tant que les bilans comptables s'inscriraient dans un seuil raisonnable, rien ne motiverait un contrôle fiscal.

Les frères Bruschetti collectaient également l'argent de la rue pour le compte des Colombiens et le conservaient dans des planques à Manhattan. Ils touchaient un montant déterminé pour ce service. Lors d'une réunion avec d'anciens camarades de fac à Bristol, Carter avait fait la connaissance de Julian Evans, devenu directeur d'une banque des îles Anglo-Normandes. Carter emmena le malheureux dîner et lui offrit un mince pourcentage des sommes que lui et ses associés souhaitaient faire transiter par sa banque. Julian s'accorda deux jours de réflexion, puis accepta en stipulant qu'à aucun moment il ne devrait être informé de la provenance des liquidités.

Par un heureux hasard, cette rencontre apporta également à Carter le moyen de transporter l'argent des États-Unis jusqu'aux îles Anglo-Normandes : la sœur de Julian était mariée à un diplomate capable de traverser les frontières à l'abri de tout contrôle. Au début, les sommes restaient peu importantes, mais, à mesure que le système se développait, les montants augmentèrent. Une fois que Julian avait encaissé les sommes, les fonds étaient transférés électroniquement vers plusieurs banques de divers pays avant d'aboutir sur des comptes offshore, la plupart situés sur l'île de Grand Cayman. Tous étaient placés sous le contrôle direct de Carter Allinson, via le cabinet Walker, Martin, Pomeranz & Fisher.

Les années passant, les frères Bruschetti devinrent pareils à n'importe lesquels de ses clients. La seule différence tenait aux dossiers concernant ces tractations initiales, que Carter conservait en sécurité dans un coffre-fort secret, dont lui seul détenait la combinaison.